

nacé; eh bien! soit, faites; accusez-moi d'une faiblesse dont je rougis maintenant; mais que tout soit fini entre nous, que je ne vous voie plus, que je ne vous entende plus; tout m'est égal, pourvu que je sois délivré de vous.

Louise paraissait comme frappée de la foudre. Pâle, droite, les yeux fixes, elle demeura un instant étourdie; puis, levant tout à coup ses regards sur Arthur, elle jeta un cri, joignit les mains d'un geste insensé et s'élança vers la porte.

— Adieu, Arthur! dit-elle.

Boissard voulut courir sur ses pas, mais elle était déjà disparue.

En sortant de chez Boissard, Louise courut devant elle, ne voyant rien, n'écoulant rien et ne se sentant pas marcher. En entendant Arthur prononcer ces mots : Je ne vous aime plus, elle avait éprouvé une telle révolution et une si horrible douleur, qu'une idée, une seule, lui était venue, l'idée de mourir.

Peu lui importaient le moyen et le lieu, mais elle avait besoin de mourir, elle voulait mourir. Elle marcha d'abord sans savoir où elle allait. Dans tout son être elle ne sentait que deux choses : une voix qui montait de son cœur et qui disait : Je ne t'aime plus ; et une sorte de battement douloureux, semblable au pendule d'une horloge, qui résonnait dans son cerveau en répétant : Mourir ! mourir !

Ce ne fut qu'après une heure de marche, et lorsque l'exercice et le grand air l'eurent un peu ramenée au sentiment de son existence, qu'elle s'aperçut qu'elle se trouvait dans la campagne et devant le cimetière ; Dieu semblait l'avoir conduite là à dessein : elle y entra.

Ses regards se promenèrent sur le vaste

champ des tombes avec une sorte d'avidité. Elle crut sentir que sa tête se calmait, comme si quelque chose de froid s'exhalait de ces marbres. En parcourant, d'un pas chancelant, les longues rues de mausolées, ses yeux cherchèrent machinalement autour d'elle quelque nom ami, mais en vain : alors elle songea qu'elle n'avait pas même au cimetière une pierre sur laquelle, à défaut d'un sein protecteur, elle pût reposer son front ; cette idée l'attendrit sur elle-même et elle recommença à pleurer.

Il est rare que les grands mouvemens de désespoir résistent à ces expansions. De même que les orages du ciel éteignent leurs foudres dans les pluies, les orages de l'ame se fondent bien vite dans les larmes. Le cœur douloureusement gonflé semble alors se décharger ; c'est comme un abcès qui

crève et trouve subitement son issue. Une fois que les pleurs de Louise eurent commencé à couler, elles éclatèrent sans qu'il lui fût possible de les retenir.

Elle s'assit sur un tombeau, la tête courbée sur ses genoux, et leur laissa un libre cours. A chaque instant, une nouvelle pensée venait pour ainsi dire fouetter sa douleur et en redoubler les crises. Elle se rappelait le regard, les gestes d'Arthur pendant cette scène cruelle, et se répétait les mots terribles qu'il avait prononcés :

Je ne vous aime plus !

Parfois, aussi, les souvenirs du passé lui revenaient par bouffées dévorantes. Des sons passaient à son oreille. C'était le nom d'a-

mour qu'Arthur avait coutume de lui donner, l'inflexion de sa voix en la nommant ! c'étaient mille images : la caresse qu'il lui faisait en partant, le regard qu'il lui jetait du seuil, l'adieu qu'il lui envoyait de la main ! Et toutes ces réminiscences poignantes s'éveillaient comme à dessein : on eût dit qu'une brise fatale lui apportait tous les parfums célestes du paradis qu'elle avait perdu pour le lui faire regretter plus amèrement ; car c'est là une des plus dures conditions de la vie. Le bonheur passé ne paraît, le plus souvent, qu'une dérision du présent, il n'y a que les souvenirs de souffrance que l'on puisse se rappeler sans peur ; ceux-là même on les regarde avec une sorte de confiance, car c'est comme des quittances données par le malheur.

La réflexion découvrit à chaque instant à

Louise quelque cause inaperçue d'affliction. Elle armait son esprit de tous ses souvenirs, comme d'autant de flèches dont elle se perçait elle-même aux endroits les plus sensibles. Dans les grandes souffrances morales, nous éprouvons toujours le besoin de creuser ainsi notre douleur pour en faire jaillir jusqu'aux moindres sources. Une sorte d'instinct féroce qui s'éveille alors chez l'homme le pousse à s'acharner sur lui-même, et son intelligence devient un scalpel avec lequel il fouille furieusement aux plis les plus cachés du cœur.

Mais, quelque cruelles que fussent les expériences faites ainsi par Louise sur elle-même, elles eurent pour résultat d'amortir le premier élan de son désespoir. A force de manier son malheur, elle s'accoutuma à le regarder en face; elle en prit possession et

s'y arrangea. Si quelque moyen de destruction se fût offert à elle lorsqu'elle sortit de chez Arthur, nul doute qu'elle ne l'eût saisi sans hésitation; la mort, dans ce moment, ne lui eût paru qu'une route prompte pour échapper à une situation qui lui semblait intolérable; mais maintenant qu'elle voyait la possibilité de vivre avec cette douleur, elle avait moins de hâte: elle était bien encore résolue à mourir, mais elle voulait prendre son temps et ses arrangemens. Une fois décidée, en effet, l'exécution n'était plus chose si pressée. Elle pouvait au moins jouir de son suicide, goûter toutes les farouches et terribles jouissances des derniers préparatifs, écrire à Arthur et le forcer à venir pleurer sur son cadavre.

Elle remit donc pour l'instant l'accomplissement de son projet.

D'ailleurs, elle ne pouvait se tuer dans la campagne. Un sentiment éprouvé par tous ceux qui ont voulu en finir avec l'existence l'arrêtait. Sous ce ciel limpide, au milieu de cette nature murmurante, il lui semblait que Dieu la voyait, et elle avait honte du suicide comme d'un sacrilège. Chez soi, entre des murs sombres, les portes fermées, les rideaux baissés, loin des hommes et de la pensée de Dieu, se tuer est facile, rien ne vous détourne de votre douleur, tout est plus petit qu'elle; mais comment mourir quand les oiseaux chantent, quand les fleurs embauvent, quand les fontaines bruissent dans l'herbe, quand les brises viennent baiser votre front brûlant! La vie déborde autour de vous, elle vous inonde, vous la pompez par tous les pores; tout est si grand, si noble, si beau sous vos yeux, que vous vous sentez pris d'une honte secrète de penser à vous

seul au milieu d'un tel spectacle. Votre fièvre d'ailleurs s'éteint insensiblement. Trop d'images douces et invitantes viennent distraire votre peine; vous n'êtes plus assez malheureux. Peut-être même qu'au détour d'un sentier votre œil, long-temps baissé, se relève et rencontre un nuage qu'il se met à suivre malgré lui; peut-être votre main, crispée par un geste de fureur, trouve une fleur qu'elle effeuille machinalement; peut-être votre oreille distraite saisit-elle un chant que vous apprit votre nourrice, et vos lèvres le répètent-elles tout bas à votre insu; puis, le nuage, la fleur, le chant s'emparent peu à peu de vous; l'idée unique qui vous préoccupait semble se fondre et se perdre dans ces nouvelles sensations, et vous laissez votre ame flotter long-temps au courant d'une rêverie vagabonde, jusqu'à ce qu'une réflexion subite ne vienne la heurter et qu'elle ne

rappelle à elle le désespoir oublié. Mais celui-ci ne revient qu'à regret, et moins irrévocable. Quelquefois alors vous vous hasardez à le sous-peser, non pas encore pour essayer de le supporter, mais par curiosité et comme pour le comparer à vos forces. Puis, involontairement, vous sentez que vos forces l'emportent, et la pensée vague que vous pourriez vivre traverse votre ame. Alors seulement se décide la fatale question. Alors, placé comme en équilibre sur la tombe, un souffle peut vous y précipiter ou vous sauver; le hasard décide seul de vous. Calice déjà plein, votre cœur n'a besoin que d'une larme de plus pour fléchir, d'une larme de moins pour se ranimer.

Après plusieurs heures de méditation et de pleurs, Louise en était arrivée à cette situation incertaine. Sans s'être avoué à elle-

même que sa résolution de mourir était moins ferme, elle s'arrêtait debout sur la frontière des deux mondes pour regarder en arrière. Qu'une main se fût alors tendue, qu'une voix l'eût appelée, qu'un fait l'eût réattirée quelques instans dans la vie, et c'en était fait de son courage. En effet, une fois avortées, ces déterminations extrêmes ne se reprennent pas; le désespoir ne peut s'ajourner ainsi, et on ne le retrouve pas à volonté assez violent pour réessayer la mort. D'ailleurs l'heure opportune est passée, et ces suicides remis ont quelque chose de ridicule qui arrête. Une fois que l'on a laissé tomber le poignard à terre, on a honte de se baisser pour le reprendre, et l'on se résigne à vivre, ne fût-ce que par amour-propre.

Louise sentait tout cela sans se l'être dit et sans le soupçonner elle-même; car, sin-

cère dans son projet, elle croyait en retarder seulement l'exécution de quelques instans.

Cependant elle songea à regagner sa demeure; elle avait repris assez d'empire sur sa douleur pour traverser la ville sans attirer l'attention, et l'habitude l'emportant sur l'émotion, elle retrouva bientôt, à son propre insu, sa démarche timide de jeune fille. Ah! qui eût pu deviner, sous cette apparence modeste, calme et silencieuse, tant d'angoisseuses passions? Qui eût dit en voyant passer cette enfant, si attentive à rendre les saluts, si soigneuse d'éviter les embarras de la rue, que la grande question de la mort et de la vie s'agitait alors dans son ame? Et combien de ces drames intérieurs se jouent partout autour de nous sans que nous le sachions? Qui ne s'est demandé quelquefois, en traversant

la foule et en laissant glisser son regard sur tant de visages marqués au même coin banal, ce qui arriverait si tous les masques tombaient à la fois et si tous les fronts dévoilaient subitement toutes les ames! Que de haines, que de souffrances, que de désirs, que d'histoires déchirantes ou hideuses seraient alors révélés! De tant de visages serrens en apparence, combien en resterait-il éclairés de joie et de paix? L'humanité n'a de tranquille que sa surface; chacun croise bien son habit sur l'ulcère qu'il veut cacher; chacun voile ses difformités sous une élégance apprêtée, comme le peuple sa saleté sous des habits de fête; mais la foule n'est jamais qu'un amas de douleurs ou de vices endimanchés.

Le premier sentiment qu'éprouva la jeune fille en arrivant chez elle fut un sentiment



de bien-être; elle pouvait enfin déposer toute contrainte, on ne la voyait plus. Elle se jeta sur une chaise, laissa tomber sa tête dans ses mains, et demeura quelques instans comme étourdie de ce qui lui était arrivé; enfin, relevant les yeux, elle les promena autour d'elle.

Cette chambre sombre et dégarnie allait bien à la tristesse de son cœur ravagé; elle se leva, regarda dans tous les coins avec incertitude, comme si elle eût cherché quelque chose pour envenimer sa douleur ou la consoler; mais rien n'arrêta sa vue, elle fit quelques pas sans but, rangea quelques objets avec cet instinct de femme qui semble survivre même à la pensée, et s'avança enfin vers la fenêtre.

Son réséda abandonné était mort depuis

long-temps, la cage de son oiseau était vide, et le jardin de maître Pillet montrait toujours au devant son gouffre humide tapissé de plantes vénéneuses et de lichens immondes.

Cet aspect désolé lui plut : elle croisa les mains en regardant fixement devant elle. Dans ce moment, il lui sembla que Dieu lui présentait un symbole de toute sa vie. Cette fleur absente, cet oiseau envolé, ce jardin stérile, n'était-ce pas son passé? n'était-ce pas son avenir? Les chants et les parfums de sa jeunesse perdus à jamais, la seule chose qui restât devant son présent désert, n'était-ce pas aussi un champ délaissé, semé de ronces et d'orties?

Elle fit ces rapprochemens faciles en versant beaucoup de larmes, elle se détailla longuement à elle-même la nécessité de